

## Préliminaire 9

Christian Ingo Lenz Dunker

### La psychanalyse en son temps

Nous avons en grec trois expressions qui peuvent être également traduites par « mot » : *mithos*, *logos* et *epos*. Chacune de ces expressions comporte une temporalité différente. *Mithos* est le mot sans auteur, le mot des origines immémoriales qui, appartenant à tous, n'est à personne. C'est quelque chose qui se dit au-delà du diseur, d'une manière circulaire, de telle façon que ce qui vient avant peut être postérieur à ce qui vient après. C'est le « ça parle ». *Logos* est un autre type de mot. Mot universel, mot qui dépasse le temps de sa propre énonciation. Mot qui possède une logique qui aspire à la vérité, sous la forme d'un mi-dire. *Epos* est à l'origine de termes comme époque et épique, il renvoie au rapport et au récit. La narration de l'*epos* peut être faite à travers un discours ancien et même dans une langue archaïque ou étrangère, mais c'est un discours indirect, entre guillemets, qui se présente non seulement au chœur, mais aussi aux spectateurs. Traditionnellement, l'*epos* fait référence à l'origine d'une personne, à la communauté ou au groupe <sup>1</sup>, mais selon la perspective de celui qui raconte.

Lacan critique la dégradation des deux premiers mots dans la modernité. *Mithos* perd sa dimension collective et devient le mythe individuel du névrosé. *Logos* perd son ambition de vérité et devient savoir universel. *Mithos* et *logos* parasitent l'*epos* d'une telle manière que nous ne pouvons plus reconnaître la valeur de ce type de mot. D'une certaine manière, tout est devenu *epos*. Dans ces conditions, penser la psychanalyse dans son temps est devenu une tâche aussi simple qu'inexécutable.

1. J. Lacan, « Fonction et champ du langage dans la psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

Penser le temps dans lequel nous sommes est, en principe, une tâche inexécutable quand on s'imagine prendre l'*epos* comme une évidence. Les seuls capables d'engendrer un reste d'*epos* sont ceux qui se savent exilés. Ce sont les vieux, les enfants, les étrangers. Ce sont ceux qui pratiquent ce que Valéry a appelé des professions délirantes : « Ceux qui ont le courage de vouloir clairement quelque chose d'absurde. » On sait qu'on est en train de vieillir quand tout à coup sortent de nos bouches des expressions terribles du style « à mon époque... » ou « de mon temps... ». C'est dire qu'une époque se saisit excentriquement. Saint Augustin disait : « Quand on me demande ce qu'est le temps je ne sais pas, mais quand on ne me le demande pas je le sais. » Les vieux ont largué cette étrange obsession d'appartenir au propre temps, ils expérimentent le temps à distance. De la même manière, pour les enfants aussi le temps, *son temps à soi*, fonctionne comme un horizon. Lacan dit : « Qu'y renonce donc celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque », c'est-à-dire rejoindre à son horizon et non simplement rejoindre à sa propre époque. Cette prudence quant à la maîtrise de son propre temps semble dépendre de la reconnaissance de l'opacité du temps.

Donc, la psychanalyse en son temps ne doit pas se résumer à la question de savoir si elle est fille de la modernité ou de la post-modernité, si elle survit à la fin des grands récits ou si elle s'inclut dans la société du spectacle ; si elle est héritière des pratiques de confession et de discipline des corps ou si elle s'inclut comme forme de relation familiale répressive, phallocentrique ou universaliste ; si elle est une forme laïque de religion ou une technique thérapeutique inefficace ; si elle est progressiste ou conservatrice. De tels débats sont importants et caractérisent la position de la psychanalyse dans une époque. On attend d'eux de pouvoir en tirer un diagnostic : la psychanalyse a-t-elle sa place dans les temps qui courent ? Ne serions-nous pas en dehors de ce temps, comme des cocons ou des fossiles sociaux d'une expérience scientifique datée.

De tels débats présument d'une certaine notion de ce qu'il en est de l'époque et avec cela d'une économie propre de ce qu'est le temps. Le temps où l'on est ou duquel on est exclu. À pressentir que la psychanalyse est victime d'une obsolescence non programmée, nous nous inscrivons dans notre époque. Époque dans laquelle on vit en retard et en dehors du temps, le nouveau se produisant autre part.

Mais, en appartenant trop à cette époque, on perd l'occasion de se situer à partir de l'*épos*. Le récit hégémonique de cette question identifie notre temps à ce qui réellement est en train de se passer, c'est-à-dire à tout ce qui est capable de gérer ou de se présenter comme nouveau. Mais l'obsession pour le nouveau, comme on l'a déjà souligné, est devenue une vieille obsession. Entre en scène ici ce que j'appelle le nouveau conservatisme psychanalytique. L'argument est ici qu'il faut être prudent à l'égard de descriptions plus au moins médiatiques de notre époque, prudent face aux diagnostics massifs à propos de la culture, de l'art, de la science et de la société. Cela est vrai dans une époque marquée par la sensation qu'il y aurait un grand événement en cours, que quelque part se déroulerait une grande fête, à laquelle on serait toujours en retard ou dont on serait exclu.

Il y a deux stratégies plus simples, que je dirais réactives face à ce malaise :

1. Dire que ce qu'il y a de plus radical dans la psychanalyse, c'est qu'elle se contente de rester comme elle est : une Vieille Dame. Elle affirme la valeur de l'expérience contre l'expérience vécue, l'importance du désir contre la dépression, de la loi contre la jouissance, de la force de l'éthique contre le monde de la technique, du temps long d'une analyse contre la rapidité de la cure faite à la va-vite. La preuve en est qu'elle a survécu malgré son anachronisme ;

2. Dire que ce qu'il y a de plus radical dans la psychanalyse, c'est qu'elle peut être actualisée. Elle apparaît ici comme l'enfant terrible, le gamin malin des sciences humaines, la seule pratique à la hauteur de l'action communicative (Habermas), le réduit d'une stylistique de l'existence (Foucault). Elle peut être actualisée justement parce qu'elle était déjà en avant, à l'aurore de la modernité. Elle a toujours été prophétique : le rôle de la sexualité, la critique du fonctionnement des masses, la ségrégation inhérente à l'expansion des marchés communs, le recul face aux utopies et aux planifications sociales.

Ces deux positions représentent le nouveau conservatisme psychanalytique autant par l'ironie du fait qu'il y a déjà cent ans que les deux solutions abondent dans l'histoire de la psychanalyse que par le fait que les deux positions acceptent tacitement la thèse que notre époque est tangible, immédiatement tangible : il suffit d'ouvrir les

journaux. En cela elle est en parfait accord avec notre époque, qui s'imagine transparente à elle-même, que les choses se conservent malgré tous les changements. Tant l'une que l'autre positions se fient au portrait qu'elles reçoivent en parfaite méconnaissance de l'une des règles élémentaires du fonctionnement narcissique : entre le portrait et celui qui prétend s'y apercevoir, il y a toujours une troisième place. Place à laquelle nous contribuons pour produire en totale méconnaissance et en parfaite ignorance. Tandis qu'on se mesure sur le portrait, y cherchant le meilleur profil et ajustant notre position, on oublie que notre époque a été produite, comme fait symbolique et discursif, tout aussi bien par la psychanalyse. La psychanalyse est donc parfaitement en accord avec cette époque, tout simplement parce qu'elle contribue à la produire. La question est de savoir si elle pourra sortir de sa propre époque pour pouvoir la rencontrer.

*Traduction : Elisa Fingermaun*